

Réal TREMBLAY – Stefano ZAMBONI (ed.), *Fils dans le Fils. Une théologie morale fondamentale*, «Collège des Bernardins», traduction et mise à jour par Jules Mimeault, Parole et Silence, Paris 2014, 602 p., ISBN 978-2-889-18340-1, € 38.

En s’inspirant de la doctrine du Concile Vatican II et de l’approche fortement christocentrique de l’encyclique *Veritatis Splendor* (1993), le présent ouvrage du Groupe de recherche *Hypsosis* entend refonder la théologie morale, à partir d’un centre bien précis : *le mystère de notre adoption filiale*. « D’où son titre : *Fils dans le Fils*. Ce centre rayonne en deux directions opposées, mais réunies par le sommet. Il s’agit d’abord du Fils de Dieu incarné, mort et ressuscité, qui se situe, par rapport à l’homme « fils », comme son fondement, sa racine. De quel type d’enracinement s’agit-t-il ? » (25). Autrement dit, en réponse à l’humanisme issu des Lumières, il s’agit d’abord de refonder l’anthropologie à partir d’un axe vertical, à savoir le don de notre adoption filiale. La seconde direction proposée par ce groupe d’auteurs, en réponse à la *postmodernité* ou-

vrant la voie à toutes les formes de relativismes, concerne l'axe horizontal de l'agir moral humain, à savoir « son dynamisme éthique et ses composantes essentielles (la liberté, la conscience, les vertus, etc.) et ce à quoi ce dynamisme doit se mesurer – entendons les divers types de lois, expression de la volonté divine sur l'homme. Dans ce contexte, on devra considérer la réalité anti-filiale qu'est le péché, lequel, par contraste nous conduira à réfléchir sur la vie filiale proprement dite, liée à l'Église comme à son milieu d'éclosion, grâce aux trois sacrements de l'initiation, et comme à son milieu d'épanouissement » (26). Ce nouveau traité de théologie morale est remarquable en raison de son architecture. Construit en quatre parties distinctes, il ressaisit les deux axes de la vie filiale (vertical et horizontal) en articulant de manière précise et pédagogique le fondement christologique avec les différentes composantes de l'agir humain.

Dans la première partie, les auteurs s'attellent à fonder théologiquement la réalité de la filiation dans les Écritures puis dans la Tradition. Commençons par synthétiser l'approche biblique. En effet, la catégorie de la filiation constitue un lien d'unité de toute la Révélation. Dans un premier temps, elle est manifestée de manière voilée à travers la structure filiale qui fonde la relation d'Alliance entre Dieu et son peuple-fils. Une telle clé herméneutique invite à revisiter des notions bibliques telles que : l'histoire d'Israël, son élection, la promesse, la Loi, à partir d'une anthropologie filiale impliquant réciprocité et miséricorde divine. Ensuite, cette notion de filiation devient non seulement explicite mais centrale dans le *Nouveau Testament*. « C'est à partir de la figure du Fils que nous sommes introduits à une compréhension nouvelle de la paternité-filiation dans le *Nouveau Testament*. Dieu se révèle comme le Père de Jésus-Christ (cf. Jn 1,18 ; 14,8). Le Messie n'est plus fils au sens métaphorique (cf. Ps 2 7), mais réel et unique. Jésus est fils par excellence ; il est le témoin authentique de la paternité de Dieu » (62). C'est à partir de cette réalité filiale unique de Jésus que découle la grâce de la filiation-adoption. Celle-ci s'accomplit dans la *sequela Christi*. « La *sequela* se configure alors comme le don radical de la vie du disciple pour Jésus, dont le point de référence est la mort de ce dernier in *forma crucis* » (76). La morale filiale apparaît ici à travers le prisme du modèle iconique, en proposant une communion spirituelle qui purifie et élève le cœur du disciple en vertu d'un phénomène d'attraction. Elle constitue un approfondissement spirituel de la relation d'exemplarité proposée dans le modèle de la suite du Christ. Cette doctrine a ensuite été approfondie par les Pères de l'Église. De fait, face aux controverses gnostiques des premiers siècles remettant en cause la doctrine chrétienne de l'Incarnation, ceux-ci ont été amenés

à comprendre que le mystère de la filiation touchait à un élément essentiel de la foi, à savoir l'unique médiation du Christ. Puis, pendant des siècles, les développements de cette notion de filiation ont été limités en raison des crises successives séparant une conception strictement théologique centrée sur la personne du Christ – en cherchant à intégrer la foi et la raison selon un ordre propre – et des conceptions humanistes, dissociant l'agir de l'être et réduisant la morale à une pratique casuistique de la loi. Entre ces deux fondements de la morale, théologique et humaniste, naît alors un divorce qui trouvera son apogée dans les développements successifs de la philosophie des Lumières. Cette approche moderne a une caractéristique : elle est spécifiquement individualiste, et en ce sens, elle n'appelle pas les chrétiens à vivre la solidarité et la communion entre eux. L'approche plus traditionnelle inclut, en revanche, la notion de "corps mystique". Peut-être est-ce précisément ce manque d'intériorisation du mystère de l'Église comme Corps concret du Christ crucifié qui a conduit de nombreux croyants à réduire le rôle du magistère ecclésial au rang d'opinion théologique. Avec le Concile Vatican II, la notion de filiation retrouve ses lettres de noblesse, en récusant la morale du péché et de la justification par les œuvres associée à une éthique minimaliste, et en faisant la promotion d'une morale de la grâce ordonnée à l'appel universel à la sainteté. Cette doctrine marque une volonté de réconcilier l'anthropologie avec la théologie, en cherchant à expliciter la manière par laquelle la révélation sur Jésus-Christ éclaire le mystère de l'homme : « Par l'incarnation, [l'homme] a été rejoint par le Christ d'une façon si profonde qu'il en est constamment orienté vers Lui. Si par la suite il accueille sa venue, il devient chrétien et l'image du Fils est manifestée en lui. Ainsi le Christ, en tant qu'homme véritable et parfait, peut révéler qui est l'homme en profondeur et ce à quoi il est appelé : devenir fils du Père. [...] La catégorie de la filiation devient ici la clé de voûte pour soutenir la réflexion sur l'homme en lui-même et en relation à l'autre, son frère » (126). Cette perspective d'anthropologie théologique a le mérite d'être présentée comme une morale relationnelle, intégrant la réalité du don au cœur des liens humains, à l'image de la dynamique de relation du Père avec son Fils et avec chacun de ses fils.

La seconde partie de l'ouvrage cherche à expliciter la notion de filiation d'un point de vue dogmatique, à partir d'une contemplation du mystère pascal. L'évènement de la mort du Christ en croix cristallise en lui-même tous les paradoxes de la foi : « c'est précisément en ce vide d'amour, en ce refus de tout rapport, de toute relation au Père, en cette absence de toute filiation que

s'introduit le Lien, le "Oui" au Père, que s'infiltré, mieux s'implante (cf. Jn 1,14) l'Engendré du Père, envoyé Lui-même, livré par l'Amour insondable de ce même Père (cf. Jn 3,16) » (147). L'élévation du Christ sur la croix constitue le lieu théologique paradoxal de manifestation et d'accomplissement de son identité de Fils incarné, à travers une libre obéissance d'amour à la volonté salvifique du Père, jusqu'à l'extrême. Cette révélation attire les hommes à découvrir la vérité de l'Amour divin (cf. 1Jn 4,8.16) qui se cache à travers le voile d'un roi crucifié. Bien plus, cet événement de la croix n'est pas seulement le fondement de la foi en notre rédemption, mais il ouvre surtout au Mystère des trois Personnes divines. En ce sens, la filiation revêt une dimension ontologique, en tant qu'elle est participation active à la génération éternelle du Fils qui ressaisit en sa Personne tout le mystère de l'homme : « Le Christ est "*Oméga*" parce qu'il est l'"*Alpha*", c'est-à-dire celui en qui le Père a conçu dans un amour éternel de filialiser l'homme, de le créer en conséquence à son "image" ou selon la marque filiale et de lui octroyer ensuite, avant son péché, mais non sans tenir compte de lui, l'adoption filiale » (175). Cet appel à participer intérieurement à la vie trinitaire pose l'homme face à la vérité de son mystère : en lui, réside une inclination à la filiation, un élan de grâce se déployant dans une vie relationnelle fondée sur le don gratuit, à l'instar de l'amour subsistant entre le Père et le Fils dans et par l'Esprit. À partir de ce fondement christologique et trinitaire, le mystère de la Croix peut être saisi comme la théophanie de l'amour du Fils incarné. Bien plus, une telle contemplation du mystère de la Croix invite à comprendre la filiation dans un ordre de préséance ontologique vis-à-vis de la création qui est incluse dans ce dessein comme une condition de sa réalisation. « Cela n'empêche pas que Dieu ait prévu la chute de l'homme et l'ait assumée pour pouvoir mettre en œuvre, malgré l'obstacle du péché, son dessein de filiation » (186). Autrement dit, Dieu assume le « non » de sa créature dans l'événement actualisé de la Croix et dans les blessures éternelles de l'Agneau immolé, en vertu d'une solidarité totale avec notre destin de pécheur. La vie filiale adoptive du baptisé n'est donc pas un statut moral ou un ornement dont on pourrait faire l'économie, mais elle constitue le véritable chemin du salut, par lequel l'Esprit transforme progressivement le cœur esclave du pécheur, pour l'identifier à la liberté du Fils éternel. Or, une telle conversion inclut non seulement une participation subjective aux attitudes et gestes du Fils lui-même, mais elle répond surtout à une attraction intérieure, « une propension suscitée par la grâce qui incite l'homme à chercher le Fils, et, en Lui, le Père » (231). Ce déploiement de la filia-

tion adoptive en l'homme correspond à une personnalisation de l'œuvre de Dieu, en qui le mystère de l'incarnation de son Fils s'actualise et se prolonge, en renouvelant jusqu'en sa chair la "ressemblance" originelle perdue. Une telle doctrine est déjà présente chez Irénée de Lyon, dans sa controverse contre les gnostiques : « car telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en se mélangeant au Verbe et en recevant ainsi l'adoption filiale, devienne fils de Dieu » (239). Plus concrètement, c'est par le don de l'Eucharistie que s'opère de manière la plus efficace cette transformation du cœur du croyant. En effet, la transformation des aliments matériels du pain et du vin en signe efficace de la présence actualisée du Seigneur mort et ressuscité, produit son effet salvifique en « exerçant sur l'intériorité de la personne du croyant une force d'attraction telle qu'il se produit une assimilation dont la profondeur dépasse infiniment celle qui se produit sur le plan des substances des corps humains et de la nourriture qu'ils consomment » (244). Après avoir analysé le fondement ontologique de la filiation (axe vertical), les auteurs s'attellent à justifier son déploiement au cœur de l'agir humain (axe horizontal), en vertu de l'adage *operari sequitur esse*. La troisième partie traite plus spécifiquement de l'agir personnel, en revisitant les catégories morales ordinaires, telles que la liberté, la conscience, la vertu, les passions, la loi, le péché ou encore les dons du Saint-Esprit, à travers ce prisme de la filiation. Dans cette perspective, l'agir moral s'inscrit avant tout dans la réponse radicale de l'homme à sa sublime vocation à devenir "fils dans le Fils" (*Veritatis Splendor* 18). Autant dire que la morale filiale n'est pas avant tout une morale de la perfection de soi visant à procurer le bonheur, mais une morale de la glorification de Dieu Père. Bien plus, « elle unit la dimension verticale à l'horizontale : l'homme, parce que fils, est frère de l'autre, lui aussi racheté par le sang du Fils, bénéficiaire de l'offre de la filiation effective » (264). Le jugement que l'on porte sur la valeur des actes humains ne sera donc pas seulement mesuré par une *ratio* de bonté ou malice objective exercée par la volonté, mais également selon leur capacité à être ordonnés à une relation de filiation. Dans ce cas, on parlera ici d'une *ratio* filiale qui jaillit du "cœur nouveau" donné par l'Esprit. Ouvrons ici une parenthèse. En effet, un tel jugement permet de reconsidérer le travail de transformation opéré par les vertus, comme une rénovation du cœur endurci, à travers l'abandon des schémas d'auto-construction et au profit d'une ouverture réelle au dynamisme de l'Esprit filial. Bien plus, tout en tenant compte de la présentation classique des vertus, les auteurs souhaitent l'approfondir en mentionnant les vertus d'humili-

lité et de douceur comme étant les plus appropriées pour rendre compte de ce dynamisme filial. Revenons à présent à l'analyse commencée en morale fondamentale, à propos de l'agir filial : en faisant de l'Esprit le lieu de discernement ultime de la bonté ou malice des actes humains, il devient nécessaire de juger de leur valeur en fonction de leur orientation foncière, à savoir la disposition ou le refus délibéré d'accueillir l'amour du Père. Précisons ici que cette relation à l'offre d'amour du Dieu Père intègre la part affective de l'homme. Elle engage également la liberté humaine. Mais celle-ci n'est pas indifférence du choix, elle ne se réduit pas non plus à la faculté de choisir des actes bons, mais « elle est plutôt participation à la vie intérieure du Fils, c'est-à-dire à son cœur » (297). Aussi, plus l'homme accueille cette source qu'est la liberté infinie et divine du Fils, plus il peut laisser Dieu réaliser en lui son propre mystère d'Amour à travers le don total de soi. C'est précisément en écoutant la voix de sa conscience que l'homme peut découvrir une loi intérieure qui lui révèle non seulement le caractère transcendant de son origine et les principes moraux universels, mais également l'empreinte du Fils imprimée au plus profond de son cœur. En ce sens, la conscience n'est pas qu'une instance morale; elle a aussi une dimension ontologique dans la mesure où elle concerne la relation de l'homme avec l'Absolu. C'est probablement cette dimension filiale de la conscience qui permet d'entretenir avec le Magistère une relation d'obéissance dialoguée, étrangère à toute forme d'indépendance ou de contestation. Bien plus, en laissant ainsi former son intériorité par le mystère de l'Église, le croyant adopte un mode d'agir régulé par les dons de l'Esprit Saint, puisque l'Esprit Saint est l'âme de l'Église. « Au moyen de ses dons, l'Esprit Saint infuse si profondément son dynamisme dans le sujet moral que ses facultés en sont imprégnées et rendues dociles à ses imprévisibles inspirations » (350). En ce sens, les dons de l'Esprit ne sont pas seulement des capteurs divins octroyant la capacité de parfaire les actes moraux, mais ils donnent l'énergie surnaturelle requise pour stimuler l'agir moral au maximum de sa potentialité, en l'élevant au niveau filial, au cœur d'une relation de communion avec Dieu. Il est certain que ces dons ont aussi le mérite d'unir le croyant au mystère de la Croix. Celui-ci est précisément le lieu de révélation de la loi d'amour, par lequel « l'homme reçoit l'Esprit du Père, *"l'Esprit d'Engendrement"*, et, se reconnaissant aimé par le Père, il se reconnaît aimé d'un amour absolu » (413). Dans la dernière partie de cet ouvrage, l'agir humain est considéré du point de vue communautaire à travers les médiations qui l'insèrent dans le mystère de l'Église. À partir de cette clé, il devient possible de présenter la vie filiale selon

toute son amplitude, depuis son début dans l'histoire jusqu'à son accomplissement eschatologique, à travers « l'unique fondement qui est le Fils en son mystère pascal, mais considéré dans ses médiations ecclésiales et sacramentelles » (453). Le Baptême ne constitue pas seulement la porte d'entrée dans le corps social de l'Église, mais il est avant tout une rencontre personnelle avec le Fils en tant que Crucifié ressuscité. Cette rencontre sous mode sacramentel produit un vrai changement dans la vie du croyant, de sorte qu'il vit ne vit plus désormais centré sur lui-même, selon le mode égoïste du pécheur, mais il vit pour Dieu dans le Christ Jésus, qui est mort au péché et ressuscité pour l'éternité. Le sacrement du Baptême est donc le don par lequel le Fils actualise dans la chair du croyant sa victoire définitive sur le péché de l'homme. À son tour, la confirmation est la rencontre personnelle du croyant avec la Personne divine de l'Esprit, elle constitue une actualisation personnalisée de l'évènement de la Pentecôte, insérant de manière consciente le croyant dans le corps mystique de l'Église. Le Baptême et la Confirmation sont tous deux des sacrements à caractère, en tant qu'ils configurent ontologiquement le croyant au Christ ressuscité par le don de l'Esprit. Précisément, ce « sceau imprimé définitivement et irrévocablement dans l'être profond du chrétien est le sceau de la Croix, signe qui manifeste la victoire définitive sur les forces du mal et qui imprime une direction nouvelle à la vie même du baptisé, désormais ré-généré, re-né » (469). La nouvelle naissance dont il est question concerne précisément le don de la filiation adoptive (selon la tradition paulinienne), un mystère d'engendrement (selon la tradition johannique) ou encore un appel à la communion (selon la tradition pétrinière). Or, cette régénération de la capacité filiale de l'homme est l'objectif premier dans le plan de Dieu, avant-même celui de la rémission des péchés qui est un « objectif "préliminaire", mais "secondaire" » (473). Quant au sacrement de l'Eucharistie, il est un culte rendu à Dieu le Père par son Fils mort et ressuscité. Il opère une purification intérieure qui va jusqu'à l'être, en faisant naître dans le croyant une conscience filiale renouvelée. Cet aspect vertical du sacrement de l'Eucharistie est indissociable de son aspect horizontal, à savoir la diffusion de la charité du Christ au cœur de la vie fraternelle, en particulier dans le service rendu auprès des plus petits. « Le culte et l'amour fraternel sont, pour ainsi dire, la chair et l'os de l'être filial obtenu par le Baptême et raffermi par l'Eucharistie » (507). Le martyre constitue la forme la plus aboutie de cette radicale configuration à la *forma crucis* du Fils. La vie de fils dans le Fils est donc nécessairement et intrinsèquement une vie ecclésiale, invitant le croyant à consentir au *décentrement de soi*. Elle intègre les

quatre formes de relations ou d'amour intrinsèque à l'*humanum* que sont la filiation, la fraternité, la sponsalité et la maternité/paternité, selon un ordre d'analogie théologique partant de l'unique identité filiale du Fils. Bien plus, cette structure relationnelle constitue une prédisposition anthropologique nécessaire au déploiement d'une sainteté intégrale de la personne dans le mystère de l'Église. Cette compréhension filiale de la vie ecclésiale remet en cause de nombreuses croyances contemporaines incompatibles avec la foi de l'Église : idéal d'autofabrication de l'homme, crise de l'autorité, crise de la tradition et des médiations, par lesquelles l'homme refuse de reconnaître sa dépendance foncière envers son origine transcendante. De son côté, la fraternité ecclésiale qui appelle le croyant à reconnaître qu'il n'est pas l'unique fils. Une telle conception de la fraternité intègre donc la vie filiale du Fils, et s'oppose radicalement à l'approche contemporaine, issue des Lumières, d'une fraternité sans père. En un mot, la *pro-existence* de l'être fraternel authentique présuppose l'*obéissance* de l'agir filial. À ces types de relations filiales et fraternelles, la structure anthropologique ecclésiale inclut également l'élaboration d'une forme de relation sponsale entre le mystère de l'Église et le Christ-époux, concentrant au cœur de ce lien de foi une forme d'intimité, de totalité et d'exclusivité. De là, il est possible de mieux saisir la complémentarité entre le sacrement du Mariage et la vie consacrée, en vue de montrer le chemin universel de la sainteté. Enfin, le dernier type d'amour, et le plus oblatif, que contient cette structure de relation ecclésiale est bien la maternité/paternité par lequel le croyant s'engage dans un vrai travail de *décentrement de soi-même*. Loin d'être un lieu de réalisation de soi ou de ses projets, l'apostolat est alors compris comme la manière par laquelle je suis appelé à « laisser assumer tout mon agir dans l'agir de Dieu » (537). Cette circulation entre vie filiale dans le Fils et vie maternelle dans l'Église est fondée dans l'acceptation de laisser le Père éternel fixer ma mesure de responsabilité. Elle constitue la clé herméneutique fondamentale de la doctrine de l'enfance spirituelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui s'oppose radicalement à toutes formes d'infantilismes. Bien plus, une telle attitude s'élève radicalement contre la tentation prométhéenne, par laquelle l'homme n'aurait à répondre qu'à lui-même, tout en cherchant « ensuite à repousser indéfiniment les limites du réel dont il aurait à répondre » (539). Terminons cette longue présentation en évoquant l'icône la plus représentative de la vie filiale dans le Fils, à savoir la figure de la Vierge Marie. Elle est tout à la fois un modèle parfait de réception transparente de la vie divine par son « Oui » absolu à la Parole de Dieu ; un chemin éminent d'offrande de

soi ; un lieu d'incarnation de cette circularité réciproque entre filiation et maternité, en formant le Christ en son sein par son obéissance à la voix du Père, et en contribuant à modeler le cœur des croyants selon le mode du Fils qu'elle engendre.

ARMAND LEVILLAIN, OCD